

Vogue

9/82

DE L'AVANT-GARDE AVANT TOUTE CHOSE...

par Christian Schlatter

Bill Woodrow est un sculpteur*. Un sculpteur toutefois d'un genre particulier. Son matériau de départ est constitué par ce que les femmes et les hommes déposent, aujourd'hui, sur les trottoirs de Londres ou abandonnent dans les décharges de la ville : objets cassés, usés, hors d'usage, sans réparation possible.

Ce que la société industrielle n'archive pas mais rejette dans son rebut quotidien, voilà le point de départ de ce sculpteur : machine à laver, landau, sèche-cheveux, fauteuil, tricycle, portière de voiture et morceaux de carrosserie, aspirateur, par exemple. Rien d'autre que les objets manufacturés qui nous entourent, ceux-là mêmes qui peuplent notre environnement quotidien et que nous ne regardons jamais vraiment. Nous les choisissons, mais ils tombent presque aussitôt après sous la loi générale de l'oubli. On s'en sert, on les utilise, ils marchent ou fonctionnent, mais jamais ne sont des objets pour le regard. Les objets de la plus grande proximité, celle de tous les jours et de tous les gestes quotidiens nous sont presque invisibles.



"Fauteuil, machine à laver et masque Kurumba", de Bill Woodrow.

Woodrow coupe dans la surface dont chacun de ces objets est enveloppé et recouvert. Tous offrent une surface sur laquelle il est possible de prélever. On peut dire qu'il déplie une partie de la surface dont l'objet de départ est recouvert, pour la replier en un autre ordre, celui dont est fait l'autre objet.

Ainsi, qu'est-ce qu'une machine à laver chez Woodrow ?

Ne serait-elle pas, dans son usage artistique, intéressante parce qu'elle est susceptible par un simple découpage systématique d'une de ses parties de donner un ordre déplié dont le masque Kurumba, lui, est l'ordre replié ? Entre la machine à laver et le masque rien n'est perdu, tout est conservé. Au dépliage partiel de la machine a succédé le repliage du masque Kurumba. Mais en même temps, le sculpteur conserve aussi un lien entre l'objet de départ et l'objet d'arrivée, comme un fil directeur pour que le regard ne s'égare pas dans des opérations qu'il pourrait croire invisibles et inaccessibles. Sans rapport de domination, sans maître ni esclave, en une parfaite égalité et équivalence visuelles, tout, absolument tout, est donc conservé.

Cette sculpture "ouvre" l'art en indiquant une voie au moment même où beaucoup retournent à des formes surannées. La sculpture, art si difficile, n'est ici enfermée dans aucune règle académique de circonstance. Elle s'adjuge le droit à la poésie comme celui de la dramatisation. Le droit d'aller partout, sans frontières et sans limites préétablies. Un artiste est un "simplificateur de l'univers" (Nietzsche), il sait animer les choses assemblées, il nomme et désigne ce qui était déjà là, mais n'avait encore jamais été ni appelé ni montré.

Les sculptures de Woodrow ont une étrange présence, elles révèlent et développent au sens photographique de ces termes tout un monde d'images et d'impressions qui sont aussi les nôtres. L'œuvre d'art emprunte souvent d'étranges voies pour nous dire un peu de notre temps et par là un peu de nous-mêmes.

* Bill Woodrow, né en 1948, vit à Londres. Il expose actuellement à la Biennale de Venise et représente l'Angleterre à la Biennale de Paris (ARC 2).